

Jules Vallès et Élisée Reclus Communalisme et anarchisme dans la révolution sociale

Federico Ferretti (University College Dublin)
Philippe Pelletier (Université Lyon 2)

Jules Vallès (1832-1885) et Élisée Reclus (1830-1905), déjà incontournables à leur époque, sont devenus deux figures de la mémoire sociale. Le nom du premier, qui baptise davantage de rues ou d'établissements scolaires, semble de nos jours certes plus connu en France que celui du second. Mais leur réputation reste importante dans leurs domaines respectifs, la littérature et la géographie. Appartenant à une même génération, évoluant à l'origine dans les mêmes milieux sociopolitiques et du même bord pendant la Commune de Paris, ils ne se sont pourtant pas fréquentés. Le journaliste écrivain Jules Vallès, qui côtoie souvent des anarchistes, n'est jamais loin du savant géographe Élisée Reclus, qui participe à la constitution de l'anarchisme après 1870, mais il ne le rejoint pas sur le plan politique ou simplement amical¹.

Cette « non-rencontre », *a priori* paradoxale vu les circonstances, révèle, au-delà de l'anecdote, la variété des trajectoires vécues par chacun à une période charnière où s'instaurent des choix politiques fondamentaux. Or ceux-ci restent d'actualité si l'on admet que la problématique de nos sociétés hyper industrielles fait écho à la première Révolution industrielle ayant vu naître le socialisme de Vallès et de Reclus. L'étude des textes et des archives de cette époque, des personnages qui ont côtoyé l'un et l'autre, et une mise en perspective avec la trajectoire ultérieure du socialisme autoritaire ou libertaire nous renseigne sur une phase essentielle du mouvement social.

Deux tempéraments différents pour la révolution sociale

Élisée Reclus et Jules Vallès ont pratiquement le même âge, puisqu'ils naissent à deux ans d'écart. Avant la Commune, ils vivent à Paris. Élisée y arrive en 1857, après un exil aux Amériques (il a fui le coup d'État du 2 décembre 1851). Venant de province, Jules s'y installe véritablement à partir de 1850. Proscrits tous les deux pour leur participation à la Commune de Paris – le premier y jouant certes un rôle plus modeste que le second, mais néanmoins réel –, ils doivent s'exiler : Élisée en Confédération helvétique de 1872 à 1890, Jules à Bruxelles et à Londres de 1871 à 1879, puis de nouveau à Bruxelles jusqu'à son retour à Paris en juillet 1880 après l'amnistie générale des communards. Ils partagent des amis proches (Arthur Arnould, Gustave Lefrançais) et ont en commun quantité de connaissances (Nadar, Jules Hetzel, Alfred Naquet, Benoît Malon, Félix Pyat, Augustin Avrial, Ferdinand Gambon, Eugène Razoua, Louis-Augustin Rogeard, Louise Michel, Émile Gautier...). Mais, d'après les données dont nous disposons, malgré les occasions qui auraient pu les réunir, fût-ce brièvement, et bien qu'ils se connaissent de nom, ils ne se sont jamais vus, jamais parlé,

¹ Dans les références bibliographiques infra, *ŒC* désigne les *Œuvres complètes de Jules Vallès*, 4 tomes édités par le Livre Club Diderot (1971) ; *Corr.*, les 3 volumes de *La Correspondance d'Élisée Reclus* ; *Intern.* : *L'Internationale, les documents et souvenirs* de James Guillaume sur l'AIT, deux volumes édités par Gérard Lebovici/Champ libre (1985) ; *La Comm.*, le récit *La Commune de Paris au jour le jour, 1871, 19 mars – 28 mai*, Paris, Schleicher, 408 p., d'Élie Reclus (1908) ; *Adv* : *Autour d'une vie*, les mémoires de Pierre Kropotkine (1971, éd. or. 1898, Stock). Nettlau pour *Élisée Reclus, la vida de un sabio justo y rebelde*, Barcelone (1928), 2 vol.

P. Pelletier, F. Ferretti, "Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale", **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

jamais écrit². En tout cas, s'ils eurent un quelconque contact, cela n'a donné lieu ni à une fréquentation significative, ni à des échanges documentés.

Vallès et Reclus fraient d'abord avec la gauche républicaine. Puis, au sein du conseil de la Commune de Paris, Vallès, à l'instar d'Arnould, Courbet, Lefrançais, Pindy, Varlin ou d'autres, fait partie de la minorité libertaire qui s'oppose à la création par la majorité néojacobine d'un Comité de Salut Public le 1^{er} mai 1871. Le 15 mai, il publie le manifeste de la minorité. Élisée Reclus, prématurément arrêté par les Versaillais (4 avril 1871), ne peut participer directement à ce débat, mais il se range du côté des libertaires comme son frère aîné Élie Reclus (1827-1904), alors directeur de la Bibliothèque nationale, qui définit le comité de salut public comme étant une « dictature nouvelle³ ».

Avant d'être conditionnés par leurs fréquentations politiques et leur situation matérielle, qui déterminent leur existence pendant l'exil – l'écrivain journaliste toujours à la recherche de fonds, le savant géographe disposant d'un revenu confortable grâce à son contrat avec la maison d'édition Hachette, dont il fait aussi profiter les amis ou le mouvement anarchiste – Vallès et Reclus n'ont pas le même tempérament. Bien que chevillée à leur cœur et à leur corps, leur révolte contre l'injustice sociale s'exprime différemment, ainsi que le traduit leur écriture. Jules est enflammé, mordant, parfois décousu, excessif ; il use souvent d'un parler cru. Élisée est posé, précis, incisif, adepte d'un certain classicisme. Là où le premier est brutalement sarcastique, le second est subtilement ironique. Le lyrisme échevelé de l'un s'oppose à la tendresse souvent nostalgique – mais jamais mièvre – de l'autre. Ils ont en commun leur volonté d'être accessibles à tous, de parler au peuple, même dans les écrits savants du géographe, qui refuse le jargon. Leur production textuelle se rejoint par son caractère colossal en nombre d'articles ou de livres. Elle leur vaut un public durablement fidèle.

Jules est un écrivain dans l'âme qui se jette dans la bataille journalistique comme un gladiateur dans l'arène. Boulevardier à l'origine, il aime fréquenter les salons sinon les cafés. Élisée est un savant voyageur qui parcourt de nombreux pays, un marcheur amateur de grand air, qui veut présenter le vaste monde aux autres pour mieux le comprendre. Leur milieu social, qui relève des couches moyennes instruites plus ou moins aisées, s'oppose peu à peu : celui du Tout-Paris littéraire, artistique voire mondain, au sein duquel le malgré tout ambitieux Vallès cherche à briller ; celui des sociétés savantes, des réunions militantes parfois obscures, des cercles intimes pour Reclus, ou celui de sa table de travail, à laquelle il passe des journées entières.

Vallès et Proudhon

Le rapport à Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) et aux proudhoniens creuse l'écart entre les deux hommes ; écart paradoxal car inattendu. C'est en effet, et finalement, Vallès qui est idéologiquement et psychologiquement le plus proche du « père de l'anarchie », et non le futur anarchiste Reclus qui considère pourtant dès 1851 l'idée proudhonienne de « l'anarchie » comme étant « la plus haute expression de l'ordre⁴ ». On pourrait mettre en doute la vigueur du sentiment proudhonien chez l'écrivain journaliste en jugeant qu'il ne l'a

² Jules Vallès a lu le premier volume de *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe* (1868) d'Élisée Reclus. Marotin François (1987) : *Les Années de formation de Jules Vallès (1845-1867), histoire d'une génération*. Paris, L'Harmattan, 458 p., p. 330.

³ *La Comm.*, p. 240. Ferretti Federico (2009) : « La Comuna de París y los orígenes del pensamiento anarquista : la experiencia de los hermanos Reclus ». *Germinal, Revista de estudios libertarios*, 8, p. 3-41.

⁴ *Développement de la liberté dans le monde*, texte dit de Montauban, et publié en 1925 seulement dans *Le Libertaire* (Paris), 28 août-2 octobre.

P. Pelletier, F. Ferretti, « Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale », **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

pas vraiment lu, mais ce n'est pas le cas. Jules Vallès entend parler de Proudhon dès 1848, « à Nantes, dans les journées fiévreuses de février⁵ ». Comme le souligne Gaston Gille, il lit « assidûment » les journaux proudhoniens comme *Le Peuple* puis *La Voix du Peuple*. « Étudia-t-il avec attention les livres savants du théoricien socialiste [...] ? C'est douteux. Il y avait là trop d'idées implacablement logiques pour retenir longtemps l'attention fantasque du Réfractaire. Par contre, Vallès semble avoir lu *Les Confessions d'un Révolutionnaire* avec le plus grand intérêt. C'est Proudhon qui lui a révélé le danger de la tradition pour l'avenir de la Révolution⁶ ».

Vallès fréquente ainsi les milieux proudhoniens dès son arrivée à Paris autour de ses vingt ans. Il écrit dans *Le Courrier français*, rénové en mai 1866, « où la tendance proudhonienne [est] dominante » et qui sert d'organe à l'AIT⁷. Le dernier numéro, le 34, de son hebdomadaire *La Rue*, qu'il a lancé le 1^{er} juin 1867, est entièrement consacré à Proudhon. C'est même ce qui lui vaut le refus du visa par le ministère de l'Intérieur, et sa saisie par la police chez l'imprimeur⁸. Durant son emprisonnement à Sainte-Pélagie pour délit de presse (décembre 1868-janvier 1869), Vallès se fait apporter des collections du *Peuple* et de *La Voix du Peuple* de Proudhon, ainsi qu'un exemplaire de l'un de ses ouvrages majeurs : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* publié en 1858⁹. Le journal que Vallès lance dès sa sortie de prison a pour titre *Le Peuple*, ce qui « est un hommage à Proudhon » et à ses deux journaux lancés en 1848 et en 1850¹⁰. Il « contient des références explicites à Proudhon et à Feuerbach¹¹ ». Dans son exil londonien après la Commune, lorsque Vallès demande à son ami Arnould de lui envoyer des livres de Marx, il fait preuve dans leur lecture d'une certaine paresse qu'il n'a pas manifestée pour Proudhon, lequel n'est pourtant pas forcément plus facile à suivre¹². De fait, Vallès cite constamment Proudhon : jusqu'à la fin de sa vie, et des années après la mort du Bisontin (1865). C'est probablement la référence politique la plus courante dans ses textes, très loin devant Marx par exemple, qui, d'ailleurs, n'est pas encore massivement lu par les socialistes français à cette époque.

Une « rencontre » se produit donc entre Proudhon et Vallès, selon les termes même de Roger Bellet, l'un des principaux biographes de Vallès. Car « Vallès trouve en Proudhon les “preuves” idéologiques de ce qu'il sent » précise-t-il¹³. « La rencontre la plus étroite – et une influence réelle de Proudhon sur Vallès – se manifeste à travers la notion d'autorité. Il faut désacraliser l'autorité, lui refuser la transcendance ; les hommes se fabriquent et élèvent de leurs propres mains cette autorité. C'est leur mythe. Il faut le réduire par l'ironie¹⁴ ». Vallès écrit même à Arnould « heureusement nous haïssons l'autorité ». Pour un autre biographe,

⁵ Gille Gaston (1981) : *Jules Vallès (1832-1885), ses révoltes, sa maîtrise, son prestige*. Genève/Paris, Slatkine, 658 p., éd. or. 1941, p. 156.

⁶ *Ib.* Vallès, *La Rue*, p. 245.

⁷ Bellet Roger (1987) : *Jules Vallès, journalisme & révolution, 1857-1885*. Du Lérot, Tusson, 526 p., p. 148.

⁸ Gallo (1988), p. 232 ; Zimmermann (1999), p. 268 ; Bellet (1987), *op. cit.*, p. 161.

⁹ Gille (1981), *op. cit.*, p. 197.

¹⁰ Zimmermann Daniel (1999) : *Jules Vallès, l'Irrégulier*. Paris, Le Cherche midi, 464 p., p. 276.

¹¹ Bellet (1987), *op. cit.*, p. 359.

¹² « Pourrais-tu me signaler un économiste, un ami ou un ennemi de Marx qui ait résumé son *Capital*, si difficile à lire ! J'ai, moi aussi, vécu dans ces dernières années avec les économistes, mais le livre de Marx m'a fait presque reculer ». Lettre de Jules Vallès à Arthur Arnould, 18 avril 1878, *ŒC*, IV, p. 1038. « Je t'ai même demandé [...] si tu pouvais m'indiquer un résumé – clair ! – du livre de Karl Marx, que tu me parais avoir lu, d'après ta théorie de *la force du travail* ; lu jusqu'au bout sans doute – courage qui m'a manqué ». Lettre de Jules Vallès à Arthur Arnould, 22 avril 1878, *ŒC*, IV, p. 1044. Gérard Delfau en conclut (un peu vite, peut-être) que ces deux « lettres de l'exilé à Arnould du 18 avril et du 22 mai contiennent l'éloge du *Capital* de Karl Marx ». Delfau Gérard (1971) : *Jules Vallès, exil à Londres 1871-1880*. Paris Bordas, 434 p., p. 215.

¹³ Bellet (1987), *op. cit.*, p. 359

¹⁴ *Ib.*

P. Pelletier, F. Ferretti, “Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale”, **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

Gaston Gille, Vallès « aimera toujours en Proudhon le destructeur d'idoles, le maître d'irrespect, d'ironie, de clarté et surtout de courage, lui sachant gré "de l'audace fière avec laquelle il arbora ses doctrines dès le début et y attacha ses flamboyantes épigraphes comme une torche à un ballon"¹⁵ ». Dans un article écrit peu avant sa mort, où il défend les anarchistes passant alors en jugement (Kropotkine, Gautier, Louise Michel, Cyvoct...), Jules Vallès réaffirme sans ambiguïté son attachement au courant incarné par Proudhon : « Il y a beau jour que Proudhon est sorti du musée Tussaud, où la légende le retenait dans le compartiment des forçats, et qu'il est entré dans l'histoire, à la tête du mouvement social...¹⁶ ».

Reclus et Proudhon

Le rapport d'Élisée Reclus à Proudhon et à la pensée proudhonienne est un sujet complexe, qui n'a pas encore été traité en profondeur¹⁷. Disons synthétiquement que Reclus en partage le rejet de toute philosophie de l'histoire et le principe d'équilibration entre pôles opposés, ainsi que la dimension révolutionnaire. En revanche, ni Élisée ni Élie Reclus ne fréquentent les cercles proudhoniens de Paris¹⁸. Il n'est pas attesté qu'ils aient même rencontré l'illustre Bisontin à Paris¹⁹. D'après Max Nettlau, ils n'ont en effet pas apprécié le jeu de Proudhon et de ses amis (Darimon, Chokecki...) envers Jérôme Napoléon, notamment à propos de la « question italienne²⁰ ».

Proudhon considère l'unité italienne comme trop jacobine, contraire aux intérêts de la démocratie sociale et de la liberté, de la tradition communale italienne qu'il veut voir revivre sous la forme du fédéralisme. En revanche, Élisée ne semble pas y être hostile, en tous les cas il n'est guère favorable au rattachement du comté de Nice à la France puisqu'il constate, lors d'un voyage dans cette région en août 1860, que cela ne correspond pas aux aspirations locales²¹. Contrairement à Blanqui, qui désapprouve les alliances de l'expédition garibaldienne, et contrairement à la politique napoléonienne manipulant la situation italienne pour renforcer la puissance de l'État français (ce qui n'est d'ailleurs pas pour déplaire au jacobin Blanqui), les frères Reclus estimerait, « au contraire » que « Garibaldi est un morceau de la révolution²² » un Garibaldi né à Nice, rappelons-le.

Élisée semble, en outre, ne pas apprécier certains aspects de la personnalité de Proudhon, en particulier son traitement de la question féminine. Tandis que Proudhon

¹⁵ Gille (1981), *op. cit.*, p. 157.

¹⁶ « Amnistie », *Le Cri du Peuple*, 9 janvier 1885, *ŒC*, II.

¹⁷ Pelletier Philippe (2013) : *Géographie & Anarchie, Reclus, Kropotkine, Metchnikoff*. Paris/Chaucre, Éditions du Monde libertaire/Éditions Libertaires, 636 p., p. 115-118.

¹⁸ Heiner Becker affirme qu'ils rendent visite à Proudhon aux alentours de 1860, mais Max Nettlau, biographe émérite d'Élisée Reclus, n'en parle pas. Becker Heiner (1998) : « Jean-Pierre-Michel "Élie" Reclus ». *Itinéraire, Élisée Reclus*, 14, p. 15-20, p. 17.

¹⁹ D'après Gary Dunbar, au cours des années 1860, les frères Reclus « rencontrent une grande variété de personnes – parmi lesquelles Michelet, Blanqui, Clemenceau et Proudhon ». Dunbar Gary (1978) : *Élisée Reclus, historian of nature*. Connecticut, Hamden, Archon, 194 p., p. 57. Nettlau raconte qu'Élie lui a dit en 1895 qu'il avait rencontré Proudhon. À propos d'Élisée, il précise qu'il « n'a eu aucun contact avec [Proudhon] ». Nettlau, I, p. 149 et 150.

²⁰ Nettlau, I, p. 148-149. Cf. Navet Georges (2004) : « Proudhon, le fédéralisme et la question italienne ». *Corpus, revue de philosophie*, 47, p. 178-189. Manganaro Gilda (2009) : « Proudhon et la question italienne ». Colloque pour le bicentenaire de la naissance de Proudhon, Besançon, 15-17 octobre.

²¹ *Corr.*, III, p. 20-24.

²² Nettlau, I, p. 150.

P. Pelletier, F. Ferretti, "Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale", **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

polémique avec Jenny d'Héricourt (1809-1875) sur « la question des femmes » en 1856-57²³, Élisée Reclus fait partie, comme Jenny d'Héricourt, des collaborateurs à la *Revue philosophique et religieuse* (mai 1855-janvier 1858)²⁴. Cette revue est fondée par Charles Fauvety (1813-1894), philosophe maçon cévenol issu du protestantisme libéral, d'abord fouriériste puis proudhonien, et par l'avocat saint-simonien et pacifiste Charles Lemonnier (1806-1891), ami d'Élie Reclus depuis 1855. Elle regroupe également Léon Brothier, Marie-Alexandre Massol²⁵, Charles Renouvier, Pecqueur, Amédée Guillemin, Henri Brisson, Ange Guépin et Émile Littré²⁶.

Élisée Reclus participe aussi à la création de la Société de revendication des droits de la femme en 1869 avec plusieurs personnes : son frère Élie, Noémi Reclus (1828-1905), l'épouse de celui-ci, Paul Reclus (1847-1914), un frère cadet, Louise Michel (1830-1905) et André Léo (1824-1900)²⁷.

Les relations entre André Léo et la famille Reclus sont étroites et durables. Elles ont une charge politique importante²⁸. André Léo projette par exemple de créer une école primaire de jeunes filles avec Noémi Reclus. C'est elle qui met en contact Élie avec Jenny d'Héricourt²⁹. Elle publie des reportages sur le travail et prône la création de sociétés ouvrières dans *La Coopération*, le journal que dirige Élie Reclus, où écrit également Élisée (par exemple un article sur John Brown et l'anti-esclavagisme le 14 juillet 1867)³⁰. Au lendemain de la Commune, Léo se réfugie en Suisse et adhère à la Fédération jurassienne en 1872. Dans les années suivantes, elle déménage en Italie et s'éloigne progressivement de la politique, à la suite de sa rupture en 1878 avec son compagnon Benoît Malon (1841-1893). Élisée Reclus continue à soutenir Léo : leur amitié et leur correspondance continuent jusqu'à la mort de cette dernière³¹.

Il est possible que ce différend sur la question féminine ait également exclu un croisement entre Élisée Reclus et Jules Vallès qui, à cette époque, professe envers les femmes des positions déplaisantes. À la lecture de *L'Argent* (1857), Daniel Zimmermann se sent par exemple « accablé par un machisme ordinaire », au risque de confondre personnages et convictions de l'auteur³². Jules Vallès salue néanmoins *Un mariage scandaleux*, le premier roman que publie André Léo en 1863. Son appréciation s'amorce certes sur un préjugé (« Dirait-on que c'est une femme qui a dessiné ce paysage, riche en détails, sobre de ton ? ») ;

²³ Voir Caroline Arni, «“ La toute-puissance de la barbe”. Jenny P. d'Héricourt et les novateurs modernes », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 13/2001, mis en ligne le 19 juin 2006, consulté le 20 juin 2016. URL : <http://clio.revues.org/139> ; DOI : 10.4000/clio.139

²⁴ Hautmann Pierre (1988) : *Proudhon, 1855-1865*. Paris, Desclée de Brouwer, 450 p. p. 58.

²⁵ Massol et Élie Reclus devaient traduire ensemble *Le Capital* de Marx, à la demande de celui-ci. Le projet n'a pas abouti. Nettelau, I, p. 168.

²⁶ Proudhon rédige quelques articles pour *Le Représentant du peuple, journal quotidien des travailleurs* (1847-1848), que publient Charles Fauvety et Jules Viard.

²⁷ Nettelau, I, p. 202. Brun Christophe (2015) : « Élisée Reclus, une chronologie familiale : sa vie, ses voyages, ses écrits, ses ascendants, ses collatéraux, les descendants, leurs écrits, sa postérité (1796-2015) ». *Raforum*, article 474.41., p. 74.

²⁸ Dalotel Alain (2004) : *André Léo (1824-1900), la Junon de la Commune*. Cahiers du pays chauvinois, 29, 200 p.

²⁹ International Institute of Social history, Lucien Descaves papers, folder 646, A. Léo à Élie Reclus [1862].

³⁰ Les rédacteurs de *La Coopération* constituent le gratin des républicains radicaux d'alors : Étienne Arago, Louis Blanc, Victor Hugo, Eugène Pelletan, Victor Schœlcher, Melvil Blancourt... Nettelau, I, p. 124.

³¹ Ferretti Federico (2016) : « A Reclus feminist geography : an historical evaluation of the relationship between anarchism and feminism in later 19th century France ». *Historical Geography*, 44 [sous presse].

³² Zimmermann (1999), *op. cit.*, p. 182.

P. Pelletier, F. Ferretti, “Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale”, **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

mais elle se termine mieux (« c'est un talent venu en bonne terre, et sa santé me dit qu'il est fertile »)³³.

Selon plusieurs spécialistes de Vallès (Léon Séché, Gaston Gille, Claude Burgelin...), ce dernier envisage le rapport à la femme de façon conventionnelle dans ses livres. Lucette Czyba observe toutefois « une valorisation progressive de la femme dans la Trilogie [qui] est rendue possible par l'expérience acquise au cours des luttes politiques, menées par Vingtras-Vallès dans une situation historique charnière, et par sa "réconciliation" avec sa mère », tandis que « la masse des ouvriers abandonne les idées anti-féministes de Proudhon³⁴ ». De fait, pour Vallès, qui rejoint ainsi Reclus, la participation des femmes à la révolution est une condition de son succès : « Des femmes partout – Grand signe ! Quand les femmes s'en mêlent, quand la ménagère pousse son homme, quand elle arrache le drapeau noir qui flotte sur la marmite pour le planter entre deux pavés, c'est que le soleil se lèvera sur une ville en révolte³⁵ ».

Au final, malgré les différends qui les opposent, en particulier sur la question féminine, Élisée Reclus hérite de Proudhon une affirmation forte du principe fédéraliste et cosmopolite qu'il partage avec des militants et collaborateurs importants de sa *Nouvelle Géographie universelle* comme Mikhaïl Dragomanov (1841-1895)³⁶.

Des relations en commun

Élisée et Élie Reclus fréquentent brièvement le club de Blanqui quand celui-ci sort de prison (1859) ; « mais sa manière de gouverner son petit cénacle était typique d'une dictature au petit pied », aussi « cessèrent-ils bientôt toute relation avec les blanquistes³⁷ ». Ils participent ensuite aux réunions et discussions qui ont lieu chez le juriste Émile Acollas (1826-1891) et chez Charles Fauvéty. Dans leur appartement du quartier des Batignolles à Paris, ils organisent également ce qui va s'appeler les « lundis Reclus ». Là se rassemble « au moins une fois par semaine, quantité d'amis républicains, de socialistes, de révolutionnaires étrangers exilés à Paris³⁸ ». Les frères y reçoivent par exemple Bakounine, Alexandre Herzen ou Blanqui³⁹. Mais aussi André Léo, Aristide Rey (1834-1901) et Alfred Naquet (1834-1913). Vallès n'est pas cité par les sources disponibles, mais rien n'empêche *a priori* qu'il y soit passé, lui aussi. Vallès et Reclus se seraient-ils croisés aux réunions organisées en 1864-1865 par la société Entretiens et Lectures, où chacun livre une conférence ? On l'ignore⁴⁰. En revanche, dans ces différents cercles, ils côtoient des amis communs, dont Alfred Naquet et Arthur Arnould (1833-1895).

Le premier, issu d'une famille juive comtadine, est un chimiste, médecin et franc-maçon depuis 1852⁴¹. Il a probablement rencontré Élisée Reclus au cours des réunions

³³ *ŒC*, IV, p. 581-584, lettre du 8 octobre 1864.

³⁴ Czyba Lucette (1976) : « Les avatars de l'image de la femme dans la trilogie de "Jacques Vingtras" ». *Colloque Jules Vallès 1975*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 124 p., p. 35-45, p. 44-45.

³⁵ Vallès, *L'Insurgé*, p. 860.

³⁶ Ferretti Federico, Castleton Edward (2016) : « Fédéralisme, identités nationales et critique des frontières naturelles : Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) géographe des "États-Unis d'Europe" ». *Cybergeog.*

<http://cybergeog.revues.org/27639>

³⁷ Reclus Paul (1964) : *Les Frères Élie et Élisée Reclus, ou du Protestantisme à l'Anarchisme*. Paris, Les Amis d'Élisée Reclus, 212 p., p. 59.

³⁸ Reclus Paul (1964), *op. cit.*, p. 58.

³⁹ Brun (2015), *op. cit.*, p. 45.

⁴⁰ Gille Gaston (1981) : *op. cit.*, p. 116.

⁴¹ Portalez Christophe (2015) : *Alfred Naquet et ses amis politiques : patronage, influence et scandale en République (1870-1898)*. Université d'Avignon, thèse, 706 p.

P. Pelletier, F. Ferretti, "Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale", **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

organisées au domicile d'Émile Accolas⁴². Il le retrouvera au sein de l'Alliance de la démocratie socialiste pilotée par Bakounine à partir de 1868. Deux fois condamné pour son opposition à l'Empire, Naquet s'exile en Espagne (mars 1869). Le 3 février 1871, il est élu député du Vaucluse puis, siégeant à l'extrême gauche de l'Assemblée nationale, il est le premier à proposer l'amnistie (séance du 20 décembre 1875). Il fait ensuite beaucoup pour rétablir la loi sur le divorce (1884). Il s'intéresse à l'anarchisme, mais ralliera finalement le boulangisme qui, on le sait, séduira nombre avec d'anciens communards, une partie des radicaux, des blanquistes, des guesdistes et des anarchistes (Naquet sera conseiller politique de Boulanger, élu député boulangiste, actif contre le courant antisémite au sein du mouvement), avant de faire son auto-critique⁴³. Le second, écrivain et journaliste, également ami de Naquet, est un intime de Vallès. Il connaît Élisée Reclus, qu'il retrouvera en Confédération helvétique après la Commune de Paris, et avec lequel il partagera un engagement militant.

Les Reclus prennent part au mouvement coopératif d'inspiration proudhonienne ; Élie surtout qui, aux côtés du menuisier ébéniste Jean-Pierre Beluze (1820-1908), gendre de Cabet, fonde la Société du crédit au travail (1^{er} en octobre 1863), où il implique Élisée. Il s'agit d'une banque coopérative destinée à soutenir la création de sociétés ouvrières. Mais ses finances ne sont pas prospères, et sa chute, en 1868, est « aidée [...] par les malversations d'un employé » selon Paul Reclus (1858-1941), fils aîné d'Élie et neveu d'Élisée⁴⁴.

Élie s'investit également dans *L'Association*, bulletin international des sociétés coopératives (novembre 1864-décembre 1865) et participe à son comité de rédaction parisien⁴⁵. Ses premiers actionnaires comprennent son frère Élisée, Chaudey (l'exécuteur testamentaire de Proudhon), Georges Clemenceau, Fernando Garrido (un ami de Bakounine), Jean Barouch (qui rentrera dans la société secrète de Bakounine) et Henri François Lefort (qui participe à la fondation de l'Internationale)⁴⁶. Une nouvelle liste d'actionnaires (11 mars 1866) comprend Fauvéty, Outine, Élisée et Onésime Reclus, Joanna Reclus (l'une de leurs sœurs), Lois Trigant-Geneste (une autre sœur Reclus), Aristide Rey, Auguste Scheurer-Kestner⁴⁷. L'un des numéros de *L'Association* présente une association étudiante où l'on trouve Clemenceau, Ferdinand Buisson et Aristide Rey. Un autre donne à lire un chapitre de l'œuvre ultime et magistrale de Proudhon, *De la Capacité politique de la classe ouvrière* (son chapitre « Système mutuelliste »).

Vallès et Reclus s'affilient tous les deux à la franc-maçonnerie, à peu près à la même époque – en 1858 pour Reclus (avec son frère Élie), ou peut-être en 1861 ; un peu plus tard, en 1869, pour Vallès, – mais sur le même mode distant, sans implication véritable.

L'Internationale

En 1864, Élisée et Élie Reclus adhèrent à l'Association Internationale des Travailleurs qui vient juste d'être créée à Londres en septembre. Ils deviennent membres de la section des Batignolles (Paris) dont l'un des principaux animateurs est Benoît Malon. Fils de paysans

⁴² Nettlau, I, p. 176.

⁴³ « Près de dix ans se sont écoulés depuis la chute du boulangisme et lorsque aujourd'hui, détaché des passions de cette époque déjà éloignée, je fais un retour sur moi-même, ma participation à ce mouvement est certainement de toute ma vie politique la phase que je regrette le plus ». Naquet Alfred (1900) : *Temps futurs, socialisme, anarchie*. Paris, P.-V. Stock, 354 p., p. 1.

⁴⁴ Reclus Paul (1964), *op. cit.*, p. 48.

⁴⁵ Nettlau, I, p. 181.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 181-182.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 183-184.

pauvres, quasi autodidacte, ouvrier teinturier affamé de lectures à qui les Reclus ouvrent leur bibliothèque, Malon y fait également connaissance de sa future compagne, André Léo, amie des Reclus.

Comme le soulignent Leunis et Neyts, « il ne faut pas voir dans cette adhésion une poussée de fièvre révolutionnaire. L'Internationale est, en 1864, une association bien sage et bénéficie de la protection de l'empereur Napoléon III. Au sein de l'AIT, Élisée va s'opposer au courant proudhonien tel qu'il était représenté alors par Henri Tolain (1828-1897) », lequel se prononcera d'ailleurs contre la Commune⁴⁸. On ne sait pas vraiment si Vallès rejoint ou non l'Internationale⁴⁹. Écrivant néanmoins activement dans *Le Courrier français* rénové qui sert d'organe à celle-ci, « il ne s'y maintint guère : des forces tangibles ou occultes l'en chassèrent, et son amertume fut vivace⁵⁰ ».

L'un des événements décisifs est la rencontre d'Élisée Reclus avec Michel Bakounine (1814-1876) qui rend visite à Proudhon à Paris en novembre 1864. Le révolutionnaire russe introduit rapidement les deux frères Reclus dans sa Fraternité Internationale, la société secrète qu'il vient de fonder à Florence, et que rejoint également Benoît Malon. C'est sur cette base politique qu'Élisée participe à la Ligue de la paix et de la liberté. Cette organisation, que l'on peut qualifier de bourgeoise et de républicaine, a été fondée par Charles Lemonnier, déjà évoqué. Y adhèrent également deux autres membres de l'entourage des frères Reclus, André Léo et Alfred Naquet. Jules Vallès figure parmi les signataires favorables à sa création⁵¹.

L'une des perspectives de la Ligue est « l'établissement des États-Unis d'Europe⁵² ». Accompagné de Bakounine, Élisée se rend à son premier congrès, qui se déroule à Genève les 9-12 septembre 1867. Il y retrouve Lemonnier. Sont également présents les ténors républicains de l'Europe d'alors : Alexandre Herzen, Jules Favre, Edgar Quinet, Victor Hugo, Émile Aollas, Étienne Arago, Jules Barni, John Stuart Mill et Giuseppe Garibaldi.

Y assiste aussi le jeune Ferdinand Buisson (1841-1932), ancien voisin des Reclus dans le quartier des Batignolles, nommé professeur dans ce qui deviendra l'université de Neuchâtel. futur dreyfusard, cofondateur et président de la Ligue des droits de l'homme, figure importante de la pédagogie républicaine. Opposant à l'Empire, Buisson s'est volontairement exilé en Confédération helvétique de 1866 à 1870, où il fait la connaissance d'un personnage-clef dont il restera un ami fidèle : James Guillaume (1844-1916). Comme des études récentes le démontrent, Buisson côtoiera d'ailleurs souvent les libertaires pendant sa longue carrière⁵³.

Alfred Naquet est absent du congrès selon Nettlau, présent selon Portalez⁵⁴. Élisée Reclus et Bakounine participent également au deuxième congrès de la Ligue qui se tient à Berne les 21-25 septembre 1868. Bakounine y déclare qu'il veut « l'abolition de l'État » et donc « l'abolition de la propriété privée individuelle héréditaire qui n'est qu'une institution de l'État ». Et il conclut : « Voilà dans quel sens je suis collectiviste et pas du tout

⁴⁸ Leunis Éric et Neyts Jean-Marie (1986) : « La formation de la pensée anarchiste d'Élisée Reclus ». *Revue belge de géographie*, 1, p. 139-151, p. 141.

⁴⁹ « En l'état de nos connaissances, nous sommes convaincus que Jules Vallès n'a pas adhéré à l'Internationale, malgré les fluctuations des rapports de police à ce sujet : nous avons remarqué en effet qu'il n'est jamais cité comme participant à une réunion de l'Association ». Delfau (1971), *op. cit.*, p. 60.

⁵⁰ Bellet (1987), *op. cit.*, p. 149.

⁵¹ Grawitz Madeleine (1990) : *Michel Bakounine*. Paris, Plon, 624 p., p. 287, sans sources. Les biographes de Vallès (Gille, Bellet, Gallo, Zimmermann...) ne mentionnent pas ce fait.

⁵² Zürich, Zentralbibliothek, Handschriftenabteilung, Nachl. G. Vogt 10.54, lettre d'Élie Reclus à Gustav Vogt, 4 novembre 1867.

⁵³ Brunet Martine (2014) : *Ferdinand Buisson et les socialistes libertaires*. Lichères-sur-Yonne, M. Brunet-Giry.

⁵⁴ Nettlau, I, p. 212. Portalez Christophe (2015), *op. cit.*, p. 27.

P. Pelletier, F. Ferretti, "Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale", **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

communiste⁵⁵ ». Quant à Élisée Reclus, son discours pose également les bases de ce qui, à partir de 1876, deviendra l'anarchisme.

Avec Giuseppe Fanelli, Aristide Rey et Albert Richard, Bakounine et Reclus tentent de radicaliser la Ligue, mais en vain. Mis en minorité, ils la quittent pour fonder à Genève l'Alliance de la démocratie socialiste (28 septembre 1868). Cette organisation comprend des individus que nous avons déjà évoqués, comme Benoît Malon, Ferdinand Buisson, James Guillaume, André Léo et Alfred Naquet, mais aussi Victor Dave (1845-1922), Charles Keller, Victor Jaclard, et quelqu'un qui jouera un rôle dans l'entourage de Vallès comme de Reclus : Jules Guesde (1845-1922).

Après avoir entériné plusieurs conditions du Conseil général de Londres, l'Alliance est acceptée comme section genevoise de l'Internationale le 28 juillet 1869 : Bakounine devient ainsi membre de l'AIT. Les relations entre les frères Reclus et Bakounine se détériorent ensuite pour deux raisons principales. D'une part, André Léo prône dans la presse genevoise des positions qui irritent Bakounine, car il les considère comme trop modérées⁵⁶ ; les frères Reclus la défendent alors bec et ongles⁵⁷. D'autre part, Bakounine critique Élie Reclus et Aristide Rey qui ont voyagé en Espagne pour participer à la révolution de 1868 en y croisant Giuseppe Fanelli, mais en faisant, selon le Russe, « beaucoup de radicalisme et un peu de socialisme bourgeois⁵⁸ ». Cette controverse ne s'apaisera qu'après la Commune lorsque Bakounine rendra visite à Élie, exilé à Zürich, le 27 octobre et le 11 novembre 1872⁵⁹. D'après James Guillaume, en terre helvétique, « les petites divergences de tactique qui avaient existées en 1869 (...) étaient bien oubliées⁶⁰ ».

La Commune de Paris

L'hebdomadaire *La Marseillaise*, créé en décembre 1869 et dont le rédacteur en chef est Henri Rochefort (1813-1931), accueille une belle brochette de futurs communards, outre Vallès (déjà partenaire de Rochefort au sein de *Chronique parisienne*) : Prosper-Olivier Lissagaray (son cofondateur), Arthur Arnould, Gustave Flourens, Benoît Malon, Eugène Varlin... Lorsque l'un de ses journalistes, Victor Noir, est assassiné par Pierre Bonaparte, le 10 janvier 1870, la considérable émotion populaire que cela suscite annonce les secousses futures. Vallès et les frères Reclus font partie de l'immense cortège qui parcourt les rues de Paris lors des funérailles du 12 janvier 1870. Vallès se brouille avec Rochefort, à qui il reproche de ne pas avoir alors sauté le pas pour engager un mouvement révolutionnaire⁶¹. Le 22 février 1871, il lance le *Cri du peuple* où Benoît Malon écrit indirectement (par lettres) au milieu d'autres collaborateurs comme Jean-Baptiste Clément (1836-1903).

Après la chute de l'Empire, les frères Reclus se radicalisent également, et font paraître ce même mois l'éphémère journal *La République des Travailleurs*, organe de la section internationaliste des Batignolles et des Ternes, avec Aristide Rey, André Léo et Benoît Malon. Son programme est synthétisé en ces quelques lignes : « Au début de cette Troisième République et d'une troisième réaction, la *République des Travailleurs* montera la garde

⁵⁵ Grawitz (1990), *op. cit.*, p. 307.

⁵⁶ Nettlau, I, p. 223.

⁵⁷ Ferretti, « A Reclus feminist geography... », *op. cit.*

⁵⁸ Bakounine M., *Opere Complete*, vol. VII, Catania, Anarchismo (1993), p. 301.

⁵⁹ Bakounine M., *Opere Complete*, vol. VI, Catania, Anarchismo (1985), p. 309.

⁶⁰ *Intern.*, II, 1907, p. 279.

⁶¹ Bellet (1987), *op. cit.*, p. 364.

autour du droit populaire [...]. Nous avons la République de la liberté à défendre, nous avons la République de l'égalité à fonder⁶² ».

Au cours de la Commune, Vallès côtoie des personnes qui sont ou seront familières des Reclus. Il fait la connaissance de Louise Michel au comité de vigilance des citoyens du XVIII^e arrondissement, où figure également Eugène Varlin (1839-1871) qu'il avait peut-être déjà rencontré dans le cadre rédactionnel de *La Marseillaise*. André Léo, très active aux côtés de Louise Michel, écrit aussi dans *Le Cri du Peuple* de Vallès. Celui-ci retrouve également Arthur Arnould, rencontre Gustave Lefrançais (1826-1901) et Augustin Avrial (1840-1904) qui seront en Suisse aux côtés d'Élisée Reclus.

Après les coups de fusil tirés pendant une manifestation pacifique le 22 mars 1871, les trois frères Reclus (Élie, Élisée, Paul) signent avec F. D. Leblanc un *Appel au peuple de Paris* réclamant l'unité des républicains et la participation au scrutin qui s'annonce. Cet appel est publié dans *Le Cri du peuple* de Vallès (le 25 mars 1871), l'un des journaux les plus vendus de la période⁶³. « En face de la Réaction qui proclame la déchéance de Paris, qui prépare l'anéantissement de la République, en ameutant contre elle l'invasion des campagnes après l'invasion prussienne, il ne faut pas que les républicains s'entr'égorgent [...] Entre républicains, entre concitoyens et Français, ce n'est point aux fusils ni aux canons de prononcer⁶⁴ ». Paul Ghio affirmera plus tard, dans une conférence donnée le 20 août 1905, qu'Élisée Reclus et Jules Vallès sont devenus amis à ce moment, ce que réfute totalement Max Nettlau, qui n'en trouve trace ni dans les mémoires d'Élie Reclus sur cette période (*Journal d'Élie Reclus pendant la Commune*, 1908), ni dans d'autres sources⁶⁵.

Élisée a très peu de temps pour participer à la vie de la Commune, car il est fait prisonnier le 4 avril sur la colline de Châtillon avec une centaine d'autres volontaires du bataillon Duval pendant la tragique contre-attaque en direction de Versailles. Élie, qui ne peut pas se battre comme garde national à cause d'une blessure à une main, s'engage d'abord comme brancardier, puis participe à l'équipe chargée de dépouiller les documents abandonnés aux Tuileries par l'Empereur, qui démontreront la collusion du gouvernement de Thiers avec de nombreux éléments bonapartistes et orléanistes.

Le 29 avril 1871, Édouard Vaillant nomme Élie directeur de la Bibliothèque nationale. L'intéressé commente de manière très désenchantée : « Je suis loin d'admirer la Commune [...] mais je sens que, si la Commune périt, nous périssons tous avec elle. La conduite de nos généraux, la direction qu'ils donnent à la campagne ne me plaît qu'à demi, mais que notre armée triomphe ou soit vaincue, je veux avoir compté dans ses rangs⁶⁶ ». D'après l'historien Henri Dubief, les fonctionnaires de la bibliothèque ne pouvaient pas tolérer qu'un intellectuel de niveau international se range à côté des communards : « Sa valeur intellectuelle et morale en faisait au moins l'égal de tous ceux auxquels il s'opposait, et ils l'ont détesté comme on déteste un traître et un renégat⁶⁷. »

⁶² « Notre programme », *La République des Travailleurs*, 1, 10 janvier 1871, p. 1.

⁶³ Ferretti (2009), *op. cit.*, p.18.

⁶⁴ « Appel au peuple de Paris », *Le Cri du Peuple*, 26 Mars 1871, p. 2. Paul Reclus (1847-1914), médecin, est l'un des frères cadets d'Élie et Élisée. Il ne faut pas le confondre avec l'autre Paul Reclus (1858-1941), fils d'Élie, ingénieur et géographe, auteur des mémoires biographiques sur son père et sur ses oncles qui sont utilisés ici.

⁶⁵ Nettlau, I, p. 263. Parmi les nombreuses lettres de soutien que Élisée Reclus reçoit de ses amis à la mort de sa deuxième femme, Fanny, le 14 février 1874, aucune n'est de Jules Vallès. Ce n'est pas une preuve absolue, d'autant que Vallès est parfois fantasque avec ses relations, mais cet indice est significatif. Nettlau, II, p. 21.

⁶⁶ *La Comm.*, p. 243.

⁶⁷ Dubief Henri (1961) : « L'administration de la Bibliothèque nationale pendant la Commune ». *Le Mouvement Social*, 37, p. 30-43, p. 34.

P. Pelletier, F. Ferretti, « Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale », **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

La Commune de Paris, qui montre de façon dramatique comment la bourgeoisie traite le peuple lorsque celui-ci veut aller jusqu'au bout de son projet social, radicalise Élie et Élisée Reclus. Le second se réconcilie avec Bakounine au Tessin, où il s'est installé après que sa condamnation à la déportation en Nouvelle-Calédonie est commuée en exil. Début 1873, le Russe écrit à Jean-Louis Pindy à propos d'une rencontre avec Élisée, qui vient de s'établir près de Lugano, non loin de la Baronata de Locarno où il demeure : « Il ne faut pas que j'oublie cet excellent Élisée Reclus qui est venu me voir, il y a trois ou quatre semaines, et avec lequel nous nous entendons de mieux en mieux⁶⁸ ».

Le carrefour helvétique

À Londres, l'exilé Jules Vallès garde « une position indépendante de toutes les grandes tendances des proscrits : il jugeait sans doute la “marxiste” trop théoricienne, la blanquiste beaucoup trop maniaque du coup de main ; mais il tenta de comprendre la première et se sentit fort proche de certains “Internationalistes”⁶⁹ ». Autrement dit, il se situe plutôt dans le sillage des anti-autoritaires alors que les relations entre le courant marxiste et le courant bakouninien se tendent à l'approche du cinquième congrès de l'AIT (La Haye, 2-7 septembre 1872). Celui-ci, on le sait, provoque l'exclusion de Bakounine et de Guillaume, puis la scission de l'Internationale.

À la fin de 1872, Jules Vallès effectue un voyage en Confédération helvétique dont les conditions précises et les véritables objectifs restent encore obscurs, sinon mystérieux. Entre les rapports de police et les correspondances des uns et des autres, la part du vrai et du faux reste en effet difficile à établir. « Une chose est sûre est certaine : Vallès a séjourné en “Suisse romande de septembre-octobre 1872 à janvier 1873”⁷⁰ ». Selon l'historien Marc Reinhardt, qui passe en revue les diverses hypothèses, Jules Vallès se rend en Suisse (Neuchâtel, Lausanne, Genève...) surtout pour des raisons professionnelles : monter une pièce de théâtre narrant l'histoire de la Commune et rencontrer l'actrice Agar⁷¹. Au passage, il en profite pour prendre l'air, se détendre et revoir quelques vieux amis. Mais ne fait-il que cela, dans la mesure où ces amis sont des anciens communards, qu'un peu partout (Londres, Genève) on s'attelle à relater précisément les récents événements, et qu'il est temps de relancer le mouvement révolutionnaire ?

Une rumeur propagée par la police raconte que Vallès aurait rencontré Bakounine à Berne le 1^{er} décembre 1872, au cours d'une réunion qui aurait rassemblé plusieurs autres révolutionnaires (Guillaume, Malon, Lefrançais...), et qu'il l'aurait peut-être à nouveau croisé le 30 décembre, toujours à Berne⁷². Mais James Guillaume n'en parle pas et, pour Reinhardt, « cette assertion est à rejeter absolument : Vallès n'a jamais rencontré le Russe⁷³ ».

L'hypothèse d'une « tournée politique » de Vallès en Confédération helvétique n'est toutefois pas à exclure. Elle est crédibilisée par les actions futures de l'écrivain journaliste,

⁶⁸ Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, Ms/102/455, lettre de M.-A. Bakounine à J.-L. Pindy, 11 janv. 1873.

⁶⁹ Bellet (1987), *op. cit.*, p. 404.

⁷⁰ Lefrançais Gustave et Arnould Arthur (1987) : *Souvenirs de deux Communards réfugiés à Genève*. Genève, Collège du Travail, édition tardive d'un manuscrit, p. 126.

⁷¹ C'est également l'hypothèse de Max Gallo. Gallo Max (1988) : *Jules Vallès ou la révolte d'une vie*. Paris, Fayard, 512 p., p. 379.

⁷² Delfau (1971), *op. cit.*, p. 60. Reinhardt (1990), *op. cit.*, p. 67. Henri Guillemin, qui a épluché les rapports de police, se gausse du zèle des sbires et de leurs affabulations. Pourtant, au milieu des inventions, n'y aurait-il pas un peu de vrai ? Car ce séjour en Suisse de Vallès est avéré. Guillemin Henri (1969) : *Pas à pas*. Paris, Gallimard, chapitre « Vallès dans les rapports des mouchards de la police », p. 418 et suiv.

⁷³ Reinhardt (1990), *op. cit.*, p. 67.

certes réfractaire à toute organisation politique trop structurée, mais avant tout préoccupé par les enjeux de la Sociale. La Suisse est de surcroît l'un des hauts lieux des réfugiés de la Commune (Lefrançais, Arnould, Malon, Pindy, Clément, Cluseret, Gambon, Alavoine, Minck, Léo, les frères Reclus, Vuillaume, Dumay, Guesde, Brousse...)⁷⁴.

Compte tenu des circonstances (traumatismes, pression et infiltration policière, prudence d'un séjour en exil...), il est évident que l'agenda militant de Jules Vallès doit rester très discret et que, du coup, nous n'en sachions guère de nos jours... Roger Bellet en arrive donc à une conclusion pondérée, somme toute logique : « Il semble clair que Vallès, en 1873, voyage beaucoup et a une activité assez intense et diverse en Suisse. Il paraît se partager entre Genève, siège de l'Internationale, qui s'épuise en discussions, et Lausanne, centre de ses affaires personnelles⁷⁵ ».

Vallès, qui a repris sa correspondance avec son ami Arnould en juin 1872, aurait logiquement dû rencontrer celui-ci en Suisse où il s'est réfugié, étant condamné par contumace (30 novembre 1872) pour son activité pendant la Commune. Mais « il n'ira pas à Lugano où l'attend Arnould : faute de temps⁷⁶ ». Il aurait également pu rencontrer Élisée Reclus en Suisse, qui y est arrivé depuis le 14 mars 1872, mais personne n'en fait mention dans les mémoires, les correspondances ou les textes. En revanche, Arnould, signataire de la déclaration de la minorité pendant la Commune, est présent avec Élisée au Congrès de la paix qui se tient à Lugano le 20 septembre 1872, dernière participation du futur anarchiste à un congrès politique bourgeois.

Pendant ses premières années en Suisse, le géographe est accaparé par des soucis personnels (décès en couches de sa deuxième femme, éducation de ses deux filles, installation avec sa troisième femme...) et professionnels (début de la rédaction de l'ambitieuse *Nouvelle géographie universelle*). Il adhère à la Fédération jurassienne (14 septembre 1874, section de Vevey dont il devient le secrétaire). Le 19 mars 1876, jour de commémoration de la Commune de Paris à Lausanne, il tient un discours qui révèle un positionnement anarchiste aux côtés d'autres orateurs également membres de la Fédération jurassienne : Paul Brousse, Adhémar Schwitzguébel, Nicolas Joukovsky, Gustave Lefrançais, James Guillaume, auxquels s'ajoutent deux textes proposés par Benoît Malon et Joseph Favre et par Félix Pyat⁷⁷.

Sur le point de lancer en France son quotidien *La Révolution* (novembre-décembre 1876), Alfred Naquet contacte Jules Vallès en lui promettant « vous ferez du socialisme comme vous l'entendez », ne lui demandant « d'autre droit que celui d'arrêter au passage ce qui pourrait paraître de nature à entraîner des poursuites⁷⁸ ». Il le relance « car il est impossible [qu'il] ne fass[e] pas partie du premier journal Socialiste et Communaliste qui se fonde », mais Vallès ne donne pas suite⁷⁹. Probablement l'écrivain est-il accaparé, outre ses soucis personnels (décès de sa fille le 2 décembre 1875), par la rédaction de ce qui deviendra *L'Enfant*, et qui ne sera publié qu'à partir de juin 1878 dans *Le Siècle*.

Après une « zone de silence » (Gérard Delfau⁸⁰) qui s'étend de 1875 au premier semestre 1876, Jules Vallès reprend ses relations épistolaires avec les milieux journalistiques français. Il ne s'agit plus des exilés communards comme en 1872-73, mais cette fois des

⁷⁴ Vuilleumier Marc (1977) : « Les exilés communards en Suisse ». *Cahiers d'histoire*, 22, p. 153-176. Réédité in Marc Vuilleumier (2012) : *Histoire et combats, mouvement ouvrier et socialisme en Suisse, 1864-1960*. Lausanne/Genève, Éditions d'en bas & Collège du Travail, 570 p., p. 237-262.

⁷⁵ Bellet Roger (1995) : *Jules Vallès*. Paris, Fayard, 542 p., p. 446.

⁷⁶ Bellet (1995), *op. cit.*, p. 443.

⁷⁷ *Intern.*, IV, p. 8.

⁷⁸ Lettre d'Alfred Naquet à Jules Vallès, 16 octobre 1876, in Delfau (1971), *op. cit.*, p. 89.

⁷⁹ Lettre d'Alfred Naquet à Jules Vallès, 30 octobre 1876, in Delfau (1971), *op. cit.*, p. 90.

⁸⁰ Delfau (1971), *op. cit.*

sympathisants de la Commune restés ou rentrés en France, à l'exception de son ami Arthur Arnould, toujours en Suisse ⁸¹.

Du Travailleur au communisme anarchiste

Au début de l'année 1877, Vallès est contacté par un communard réfugié à Genève, Ernest Teulière (1840- ?), qui lui propose d'écrire des articles dans un nouveau journal. Teulière agit probablement sur la suggestion d'Arnould, qui fait partie du projet ⁸². C'est un collaborateur de la revue mensuelle *La Commune* fondée à Genève par Gustave Lefrançais le 20 avril 1874 avec Montels, Chalain et Thomachot, qui prend le nom de *Revue Socialiste* à son deuxième numéro, mais qui s'interrompt à son huitième en novembre de la même année. Teulière est également membre de l'Internationale : il en est même le secrétaire de séance à son congrès de Berne (26-29 octobre 1876).

Vallès lui répond d'abord positivement. Ce nouveau journal est un mensuel : *Le Travailleur, revue socialiste révolutionnaire*, imprimé à Genève dans l'imprimerie du *Rabotnik* (« Travailleur » en russe). Il bénéficie de la collaboration des communards français exilés qui font partie de la minorité ayant refusé le Comité de salut public : Élisée Reclus, Élie Reclus, Arthur Arnould, Gustave Lefrançais, Augustin Avrial (1841-1904)⁸³, Louis-Léon Hugonnet et le jeune Rodolphe Kahn, qui se réclame du « patronage de Ferdinand Gambon et de Félix Pyat⁸⁴ ». Ces exilés se fréquentent beaucoup. La même année, une partie d'entre eux, Élisée Reclus, Élie Reclus et Arthur Arnould, auxquels s'ajoutent Paul Brousse et Adolphe Clémence, publient d'ailleurs, toujours à Genève, *La Commune, almanach socialiste pour 1877*. Gustave Lefrançais aide, comme secrétaire, Élisée Reclus à rédiger *La Nouvelle géographie universelle*, avant d'être remplacé en 1880 par le géographe anarchiste Léon Metchnikoff (1838-1888).

Parmi les collaborateurs du *Travailleur*, on trouve aussi plusieurs figures de la galaxie complexe des révolutionnaires russes et slaves exilés, comme Nikolai Joukovski (1833-1895), Dimitri Klemens, des étudiants comme Alexandre Celsnitz (El'snic) et Zemphyri Ralli, ou encore Dragomanov et Metchnikoff, lequel revient alors en Suisse après un séjour au Japon. Participent aussi des militants helvétiques comme Charles Perron (1837-1909) ou le Belge Gérard Gérombou (Verviers). Tous sont généralement proches de la Fédération jurassienne. Plusieurs sont également des compagnons de lutte de Bakounine, ou des anciens adhérents de son Association internationale de la démocratie socialiste (Joukovski, Perron, Reclus...).

Le comité de rédaction du *Travailleur* est officiellement composé de Reclus, Lefrançais, Celsnitz, Perron et Joukovski, mais le noyau dur qui l'élabore concrètement à Genève, où le journal est imprimé, est formé par Kahn, Lefrançais, Ralli et Perron⁸⁵. Pour Élisée Reclus, *Le Travailleur* est « destiné à devenir surtout une revue des événements et une tribune des idées au point de vue révolutionnaire⁸⁶ ». Mais il est inquiet de son lancement : « Jusqu'à présent, notre personnel de rédacteurs est bien peu nombreux⁸⁷ ». Il pense à l'appui

⁸¹ Delfau (1971), *op. cit.*, p. 147.

⁸² Lettre de Jules Vallès à Arthur Arnould, 10 juillet 1877, *ŒC*, IV, p. 1019.

⁸³ Avec deux anciens communards – Francis Jourde et Camille Langevin –, Augustin Avrial fonde en Alsace (alors allemande) une usine de construction mécanique. Expulsé en 1876, il se réfugie en Confédération helvétique. Il adhèrera à l'Alliance socialiste républicaine (1881), qui accueillera également Arthur Arnould, Georges Clemenceau et Charles Longuet, puis au Parti ouvrier socialiste révolutionnaire de Jean Allemane (1890), où l'on retrouvera Jean-Baptiste Clément (1836-1903).

⁸⁴ *Intern.*, III, p. 318.

⁸⁵ Nettlau, II, p. 54.

⁸⁶ *Corr.* II, p. 188. Lettre du 25 mai 1877 à Attila de Gerando.

⁸⁷ *Corr.* II, p. 188. Lettre du 25 mai 1877 à Attila de Gerando.

P. Pelletier, F. Ferretti, « Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale », **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

de Louis-Augustin Rogeard (1820-1896), ancien collaborateur des journaux de Félix Pyat (*Combat* et *Le Vengeur*) et communal, qui se trouve alors en Hongrie⁸⁸. Lorsqu'il indique que « dans notre idée, *Le Travailleur* ne doit jamais nous rapporter de l'argent, il nous en coûtera au contraire », il souligne déjà les difficultés économiques qui se profilent.

Est-ce cela qui éloigne Jules Vallès, toujours à court d'argent et obsédé par la rémunération ? Car chez lui, cette préoccupation est constante, même après ses premiers succès éditoriaux : il suffit de lire sa correspondance pour s'en rendre compte (il est vrai que, en tant que journaliste et écrivain, il doit vivre de sa plume). On l'ignore ... Toujours est-il que l'article demandé à Vallès par Teulière pour le 5 mai, dans une lettre rédigée le 23 avril 1877 à Genève, où il fait valoir le concours de « Rogeard, Élisée Reclus et d'autres amis », n'arrivera pas...⁸⁹

Peut-être est-ce aussi le contenu du journal qui fait reculer Vallès. En effet, le « programme » qui est publié par *Le Travailleur, revue socialiste révolutionnaire*, après des références élogieuses à la Commune de Paris et à « la question sociale, celle qui divise les producteurs et les exploités en deux camps à jamais irréconciliables », en appelle à l'organisation. Car pour atteindre le but de « l'émancipation des travailleurs, l'abolition du Patronat, il faut que les travailleurs s'organisent ». Ce programme se termine ainsi : « Ainsi, par son entrée volontaire dans les groupes de production, de consommation, d'instruction, et par la pratique raisonnée de la solidarité, chaque être humain sera réellement et consciemment libre. Nous sommes donc des an-archistes ! ».

L'adoption positive et délibérée de ce terme d'*an-archiste*, jusque-là utilisé comme une injure par les marxistes pour dénigrer leurs adversaires anti-autoritaires au sein de l'AIT, fait l'objet de discussions parmi ceux-là. Élisée Reclus et Gustave Lefrançais débattent ainsi sur l'opportunité de s'appeler « anarchistes » ou bien « antiautoritaires ». Leur échange fait état de l'assomption, désormais généralisée chez les « Jurassiens », du terme de « communistes-anarchistes⁹⁰ ». Ce label a été lancé deux ans auparavant, en 1876, par les internationalistes de la fédération italienne lors de leur congrès clandestin tenu dans les forêts de Vallombrosa⁹¹.

L'anarchisme fait-il peur à Vallès ? Celui-ci veut-il rester indépendant ? Comme on le verra à propos du nouveau *Cri du Peuple* lancé en 1883, c'est plutôt la seconde hypothèse qui semble la bonne. En outre, le franc-tireur Vallès ne se retrouve probablement pas dans l'objectif organisationnel clairement affiché du *Travailleur*.

C'est dans ce contexte qu'intervient Pierre Kropotkine (1842-1921). Cet autre savant géographe, d'origine russe, a en effet été fasciné par l'implantation et les principes des Jurassiens au cours d'un premier voyage en Confédération helvétique (1872), et il décide de s'y installer (janvier 1877)⁹². Il milite alors aux côtés de James Guillaume et de Paul Brousse (1844-1912) qui a rejoint activement la fédération jurassienne en septembre 1873. Des tensions apparaissent entre ces trois-là et le groupe du *Travailleur* à Genève, mais la correspondance inédite entre Reclus et Kahn révèle une volonté d'apaisement : « J'ai vu Guillaume et Brousse, qui m'ont paru animés du meilleur esprit de conciliation. Pas de rivalités, pas de potins ! C'est indispensable. "De l'huile ! de l'huile !" comme me disait

⁸⁸ D'où son évocation auprès de son correspondant, qui est Hongrois.

⁸⁹ Lettre reproduite in Delfau (1971), *op. cit.*, p. 118.

⁹⁰ *Le Travailleur*, n° 2, février-mars 1878.

⁹¹ Masini P. C. (1978) : *Storia degli anarchici italiani da Bakunin a Malatesta*. Milan, Rizzoli.

⁹² *MdR*. Woodcock George, Avakoumovitch Ivan (1953) : *Pierre Kropotkine, le pince anarchiste*. Paris, Calmann-Lévy, 368 p. Miller Martin A. (1976) : *Kropotkin*. Chicago, The University of Chicago Press, 346 p. P. Pelletier, F. Ferretti, "Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale", **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

Nadar quand nous montions en ballon. Je vous verrai avant la publication du numéro, à Genève⁹³ ».

Les frictions entre *Le Travailleur* et le *Bulletin de la Fédération jurassienne* n'empêchent pas que les militants de la section de Vevey restent pleinement intégrés aux débats de la Fédération jurassienne, comme les souvenirs de Guillaume le confirment. L'enjeu est politique. Il aboutit en effet à l'abandon du terme de « collectivisme » et à l'élaboration du « communisme anarchiste », lequel est adopté par la Fédération jurassienne lors de son congrès tenu à La Chaux-de-Fonds les 9 et 10 octobre 1880.

Le principe du communisme anarchiste repose sur le constat qu'il est très difficile – pour ne pas dire impossible – de séparer les producteurs des consommateurs, et réciproquement. Il faut donc repenser la relation des moyens et des besoins entre les deux et, par conséquent, dépasser la mesure du revenu par le temps de travail si l'on veut vraiment en finir avec le système du salariat.

Toutes ces problématiques ont été discutées au cours des différents congrès de l'Internationale. Le tournant conceptuel et politique est crucial. Il peut certes prêter à malentendu car les marxistes qui, depuis *Le Manifeste* (1848), se revendiquent du « communisme » (combattu par Proudhon) vont, à partir de 1880, se réclamer du « collectivisme » (auparavant adopté par Bakounine), tandis que les anarchistes répudient finalement le « collectivisme » et adoptent le « communisme » en lui accolant l'adjectif de « libertaire » ou d'« anarchiste » pour éviter la confusion avec le communisme de Marx et des marxistes. Les anarchistes ibériques gardent cependant le terme de « collectivisme » jusqu'à l'adoption en 1936 du « communisme libertaire ».

Entre libertaires et parlementaristes

Bien qu'ayant renoncé à y écrire, Jules Vallès reçoit *Le Travailleur* et le lit. Il en fait même l'éloge, comme il l'écrit à Arnould en avril 1878 : « Mes félicitations au *Travailleur*. Je me suis encore disputé avec Lissagaray ton concurrent en histoire à ce propos. Mais *Le Travailleur* est bien dans la note libre et sociale⁹⁴ ». L'écrivain veut donc rester au courant, et se montre encourageant à défaut d'y collaborer. Lorsque Louis-Léon Hugonnet prend contact avec lui deux ans plus tard pour écrire dans *La Rue*, il valorise même le fait qu'il a « collaboré au *Travailleur* avec Arnould et Reclus ». Il lui assure aussi que l'exil ne l'a pas « empêché de rester parisien ». « Tout en devenant cosmopolite, écrit-il, je me suis souvenu de Rabelais et de Proudhon⁹⁵ ».

Comme l'indique Gérard Delfau, les nouvelles théories sur le « communisme anarchiste » parviennent donc à Jules Vallès « directement à partir de 1876 par son ami Arnould, qui les développe dans ses articles des *Droits de l'homme*, du *Travailleur* et de *La Marseillaise* (« Lettres socialistes »). La correspondance entre les deux exilés prend en 1877 et surtout 1878 un tour nettement politique : Jules Vallès y aborde la question du capital, de la propriété privée, de la grève et de l'État⁹⁶ ».

Mais Vallès reste désarmé face à l'acharnement des autorités françaises contre la presse républicaine, et « aussi parce que toute action révolutionnaire lui paraît prématurée et son succès impossible en 1877⁹⁷ ». Car, selon lui, « le programme n'est pas prêt, parce qu'il n'y a pas un terrain convenu, sur lequel collectivistes et individualistes, centralisateurs et

⁹³ International Institute of Social History, Élisée Reclus Papers, lettre d'É. Reclus à R. Kahn, s. d.

⁹⁴ Lettre de Jules Vallès à Arthur Arnould, Londres, 18 avril 1878. *ŒC*, IV, p. 1038.

⁹⁵ Lettre de Louis-Léon Hugonnet à Jules Vallès, Paris, 31 octobre 1879.

⁹⁶ Delfau (1971), *op. cit.*, p. 215.

⁹⁷ Gille (1981), *op. cit.*, p. 310.

fédéralistes puissent se réunir et se mettre d'accord au sujet d'une tactique à suivre contre le Capital et l'État⁹⁸ ». Vallès exprime ici son souci de réunir toutes les forces révolutionnaires, souci qui s'affirmera plus tard avec *Le Cri du Peuple*. Il est significatif que ces propos soient adressés à Émile Gautier (1853-1937), alors jeune anarchiste, et que nous retrouverons dans l'aventure du *Cri du Peuple*.

Le Travailleur publie une douzaine de numéros puis s'arrête en mai 1878. Entre-temps, Pierre Kropotkine et Paul Brousse ont lancé *L'Avant-Garde, organe collectiviste et anarchiste* à la Chaux-de-Fonds, le 2 juin 1877⁹⁹. Ce journal prend *de facto* la suite du *Bulletin de la Fédération Jurassienne* qui cesse, par épuisement des troupes en quelque sorte, et par suite des nouvelles orientations doctrinales. Dans le dernier numéro du *Bulletin* (25 mars 1878) James Guillaume demande aux souscripteurs de rejoindre *L'Avant-Garde*, qu'il désigne comme l'organe succédant au *Bulletin*¹⁰⁰.

Paul Brousse, qui a vulgarisé le concept de « propagande par le fait », lequel conditionnera une grande partie du mouvement anarchiste dans les années suivantes, y compris dans sa dimension violente, en voit rapidement les conséquences et les limites. Arrêté en décembre 1878, jugé et condamné le 15 avril 1879, expulsé de Confédération helvétique après sa sortie de prison le 16 juin 1879, il gagne la France avec de faux papiers, puis la Belgique d'où il est expulsé. Il rejoint ensuite Londres où il rencontre Karl Marx. Il abandonne alors ses idéaux anarchistes.

Pratiquement au même moment, Jules Guesde, futur collaborateur du troisième *Cri du Peuple* de Vallès, suit un parcours identique. Fuyant une condamnation de la cour d'assises de l'Hérault qui lui reproche de soutenir la Commune, il s'est exilé à Genève (septembre 1871). Il a rejoint la Fédération jurassienne dont il est même le secrétaire à l'important congrès de Sonvilier (12 novembre 1871). Il y dénonce les méthodes autoritaires du conseil général de Londres et de Karl Marx. Il se lie également en Suisse avec plusieurs anciens communards comme Malon, Arnould, Lefrançais et Vuillaume. Installé en Italie à partir d'avril 1872, il reste sur des positions libertaires, défendant par exemple Paul Brousse contre l'envoyé de Marx en France.

Puis, lors de son séjour à Milan de 1873 à 1875, ses idées changent. Rentré en France en septembre 1876, il suit de près les congrès socialistes (Paris 1876, Lyon 1878, Marseille, 1879). En 1880, il se rend à Londres, en compagnie de Paul Lafargue, le gendre de Marx, et demande à celui-ci la caution pour son « Programme électoral des travailleurs socialistes » qu'il souhaite proposer au nouveau parti ouvrier. Ses deux vœux sont exaucés : Marx l'adoube et le programme est adopté (congrès du Havre, 1880). « Guesde est passé à nous » écrit Marx à Sorge le 5 novembre 1880. Quant à Benoît Malon, dont James Guillaume n'a guère goûté les attitudes malveillantes au sein de la Fédération jurassienne, il adhère à ce parti à ce moment-là, et préside la séance d'ouverture de son congrès à Saint-Étienne en 1882.

Les anciens anti-autoritaires Paul Brousse, Jules Guesde et Benoît Malon se retrouvent donc au sein du même parti ouvrier (que Guesde quitte en 1882)¹⁰¹. Nonobstant les différences doctrinales sinon tactiques qui diviseront ce parti en plusieurs courants – le « possibilisme » de Brousse s'affrontant par exemple au « collectivisme » de Guesde – la stratégie est commune : électorale et parlementaire. Brousse devient ainsi conseiller municipal de Paris en 1888, puis député en 1906. Guesde entre pour la première fois à la Chambre des

⁹⁸ Lettre de Jules Vallès à Émile Gautier, Londres, septembre 1877. In Gille (1981), *op. cit.*, p. 310.

⁹⁹ Miller (1976), *op. cit.*, p. 148.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 150.

¹⁰¹ Willard Claude prés. (1981) : *La Naissance du Parti ouvrier français, Jules Guesde, Paul Lafargue... Correspondance inédite réunie par Émile Bottigelli, présentée et annotée par Claude Willard*. Paris, Éditions sociales, 210 p.

P. Pelletier, F. Ferretti, « Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale », **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

députés en 1893. Cette évolution s'effectue en même temps que le ralliement au marxisme et à l'électoratisme (1879) de l'ancien internationaliste d'Imola, Andrea Costa (1851-1910), qui devient le premier député socialiste élu au Parlement italien (1882). Costa est pourtant l'initiateur de la « propagande par le fait¹⁰² ». Sa « trahison » fait l'objet d'une campagne contre le parlementarisme de la part de Malatesta et des autres internationalistes italiens¹⁰³.

De leur côté, les anarchistes, qui se font exclure des congrès de la Deuxième Internationale, organisent le syndicalisme révolutionnaire au sein de la CGT, revenant ainsi aux racines de Proudhon et de Bakounine, comme le souligne James Guillaume¹⁰⁴.

Le troisième *Cri du Peuple*

C'est au cours de cette période de recomposition idéologique et politique des années 1878-1880 – passage du *Bulletin de la Fédération jurassienne* à *L'Avant-Garde* puis au *Révolté*, adoption du communisme anarchiste chez les libertaires, réunion des premiers partis socialistes, ralliement d'une partie des anarchistes au marxisme (Brousse, Malon, Guesde, Costa...), pression policière, tension sociale – que Jules Vallès se lance dans un nouveau projet politico-journaliste : un journal, *Le Cri du Peuple* (troisième mouture), qu'il sort le 28 octobre 1883.

Il lui assigne une mission claire mais difficile : être une tribune au service de tous les courants révolutionnaires, devenir un organe de combat. Fier de son passé communal autonome et de son indépendance en exil, méfiant envers les systèmes, plus spontanéiste que doctrinaire, plus lyrique que spéculatif, Jules Vallès se sent à sa place dans ce rôle. Son positionnement est sans ambiguïté : cela fait longtemps qu'il veut donner « à la presse un ton comme elle ne l'avait pas eu depuis 1848, depuis *Le Peuple* de Proudhon !¹⁰⁵ ». Selon Thierry Maricourt, il est en effet « attaché à l'idée de Révolution, et non pas à l'un ou l'autre de ses guides. Cette défiance envers des hommes qui mettent à profit un contexte politique pour asseoir leur pouvoir ne cessera pas¹⁰⁶ ». Même son recrutement du doctrinaire marxiste Jules Guesde au sein de la rédaction confirme cet état d'esprit puisqu'il pense (à tort) qu'il arrivera à le contrebalancer.

Pour mener à bien son nouveau projet, Vallès tire le bilan de deux expériences journalistiques faites en 1879. La première, plutôt indirecte, est celle de *La Révolution française*, fondée le 13 janvier 1879 par Sigismond Lacroix (1845-1909), où sa plume côtoie celles d'Arnould, de Malon et de Lefrançais. Dans une lettre (18 mars 1879) que lui adresse son ami Albert Callet (1848-1925), l'ancien de l'Internationale, administrateur de ce « journal politique du matin » se plaint cependant de la lourdeur des articles de Lefrançais ou de Malon. Il réclame « du français, du pur Gaulois, du Duchêne, du Proudhon, des choses nettes claires, crues [...], mais plus de Lefrançais que j'estime, pas de Malon que je respecte mais qui m'ennuie !¹⁰⁷ ».

Callet va même plus loin, et se confie en toute franchise à Vallès pour lui évoquer « une réelle transformation dans la rédaction » et pour se réjouir de « l'élimination en partie

¹⁰² Selon James Guillaume, c'est lui qui a lancé, dans une conférence du 9 juin 1877, le concept de « propagande par le fait ». *Intern.*, IV, p. XV et p. 209.

¹⁰³ Berti Nico (2003) : *Malatesta*. Milan, Angeli.

¹⁰⁴ Antonioli Maurizio (2014) : « Bakounine syndicaliste ? Une “vieuse” polémique toujours actuelle ». *Actualité de Bakounine, 1814-2014*, Ph. Pelletier coord., Paris, Les Éditions du Monde libertaire, 180 p., p. 59-71. Berthier René (2015) : *La Fin de la Première Internationale*. Paris, Les Éditions du Monde libertaire, 394 p.

¹⁰⁵ Lettre de Jules Vallès à Émile Gautier, 8 janvier 1878. « Lettres inédites de Jules Vallès » à Émile Gautier, *La Revue indépendante*, II, 6, avril 1885, p. 451-491.

¹⁰⁶ Maricourt Thierry (1990) : *Histoire de la littérature libertaire en France*. Paris, Albin Michel, 496 p., p. 205.

¹⁰⁷ Lettre d'Albert Callet à Jules Vallès, Paris, 18 mars 1879. In Delfau (1971), *op. cit.*, p. 235.

du moins de l'élément collectiviste » : « il faudrait Gautier¹⁰⁸ ». Vallès lui répond que, à Londres, de plus en plus, il se tient « à l'écart de ces parloles de proscrits où l'on s'accuse, se déchire à belles dents » et qu'il se méfie de Karl Marx, qui lui « paraît louche¹⁰⁹ ». La seconde expérience journalistique de Vallès concerne *La Rue*, qu'il dirige à partir de Bruxelles, où il a emménagé pour se rapprocher de la fabrication et de la diffusion de ce mensuel (second du nom), faites à Paris. Mais *La Rue* disparaît rapidement faute d'argent et d'une équipe homogène (cinq numéros en novembre et décembre 1879). Vallès s'est pourtant appuyé sur ce Gautier que réclamait Callet, et qui se trouve à Paris.

Émile Gautier a un parcours énigmatique. Né à Rennes en janvier 1853, docteur en droit, il se lance dans le journalisme. Vers 1873, il milite en Bretagne avec l'anarchiste Antoine Crié (1853-1895), qui y effectue ses études de médecine. À Paris, il joue un rôle actif au sein du Comité de l'amnistie dans la campagne en faveur des communards, ouverte en 1877, et dans celle de 1879 en faveur de Blanqui. Il est alors aux côtés de Pierre Denis, un journaliste de tendance proudhonienne à qui Vallès avait confié, pendant la Commune, la rédaction de la partie technique du Manifeste de la Commune (avril 1871). Dans ce Comité, Gautier se fait « remarquer par des prises de position très dures¹¹⁰ ».

En 1878, il entre en contact avec Jules Vallès ; s'ensuit une correspondance régulière entre les deux hommes. Le premier ne cache pas son engagement libertaire au second : « Protester contre le fanatisme jaloux et étroit de la nouvelle église collectiviste de *L'Égalité* dont Jules Guesde est le souverain Pontife. Ces gens-là n'ont ni talent, ni idées, ni foi peut-être ; leur intolérance n'a d'égale que leur ambition et leur mysticisme nuageux. [...] J'essaie pour ma part de constituer des groupes anarchistes, pour emprunter à Bakounine sa phraséologie, pour se mettre en travers du socialisme gouvernemental de ces Messieurs. Malheureusement, cela ne va pas très vite, et le temps presse¹¹¹ ».

Émile Gautier est impliqué dans l'affaire Duportal (1878). Puis il collabore à *La Révolution sociale, organe anarchiste* (1880-1881) qui apparaît, le 12 septembre 1880, juste après la loi d'amnistie des communards. Il fait partie de ceux qui sont chargés de vérifier la nature du commanditaire de ce nouveau journal, le Belge Égide Spilleux, alias Serreaux ou Genlis, lequel est en réalité un agent provocateur financé par Louis Andrieux (1840-1931), préfet de police de Paris. Or Gautier ne trouve rien. En tout cas, il affirme que Spilleux n'est pas suspect¹¹². Or, dès son premier numéro, le nouveau journal consacre une rubrique à la fabrication de bombes sous le titre « Études scientifiques »...

Émile Gautier est ensuite délégué au congrès anarchiste international de Londres en juillet 1881, avec, côté français, Kropotkine, Louise Michel et Spilleux, le mouchard, congrès qui adopte « la propagande par le fait ». Les doutes que l'attitude de Gautier soulève semblent être confirmés par l'issue du « procès des 66 » à Lyon, où il prononce des discours spectaculaires (janvier 1883). Inculpé aux côtés de Kropotkine, de Pierre Martin et d'autres, il est condamné à cinq ans d'emprisonnement (le 19 janvier 1883). En prison, il s'isole. Il sera gracié deux ans après (15 août 1885). Renonçant à la vie militante, il deviendra journaliste au *XIX^e siècle*, journal de tendance républicaine et anticléricale, sous le nom de Raoul Lucet.

Après l'expérience de *La Rue* (fin 1879), Émile Gautier se brouille avec Jules Vallès. Il semble que la raison en soit sa fidélité envers son ami Pierre Denis dont l'appel, sous un

¹⁰⁸ *Ib.*

¹⁰⁹ Lettre de Jules Vallès à Albert Callet, Londres, 19 avril 1879. In Gille (1981), *op. cit.*, p. 316.

¹¹⁰ Delfau (1971), *op. cit.*, p. 159.

¹¹¹ Lettre d'Émile Gautier à Jules Vallès, 17 septembre 1878.

¹¹² Maitron Jean (1975) : *Histoire du mouvement anarchiste en France, des origines à 1914*. Paris, Maspéro, 486 p., éd. or. 1951, rééd. Gallimard 2011.

P. Pelletier, F. Ferretti, « Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale », **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.

pseudonyme, au prince Jérôme Napoléon en 1873 avait irrité Jules Vallès. Il ne fait donc pas partie de la nouvelle équipe du *Cri du Peuple*.

Dans quelle mesure cette défection de Gautier pèse-t-elle sur l'équilibre de la rédaction et de la ligne éditoriale ? En effet, Jules Vallès défend une position la plus œcuménique possible : « Au *Cri du peuple*, on est socialiste révolutionnaire ; on n'est ni anarchiste, ni blanquiste, ni possibiliste, ni guesdiste¹¹³ ». Il se croit fort.

Dès les premières lignes de la préface qu'il donne à Benoît Malon, tout juste rentré d'exil, pour son nouveau livre, *Le Nouveau Parti* (1880), il avait précisé sa position : « Libre je resterai aujourd'hui comme autrefois. Ne t'attends donc pas à m'entendre parler collectivisme ou anarchie à propos de ton livre. Je ne vais pas m'enfermer dans un bivouac, quand j'ai devant moi tout le champ de bataille révolutionnaire¹¹⁴ ». Quelques mois plus tard, il ajoute : « J'appartiens à la race de ceux qui préfèrent y entrer [au parlement] par les fenêtres plutôt que par les portes, en prenant pour échelle des épaules d'assaillants¹¹⁵ ».

Fort ou matamore ? Car Vallès introduit dans la rédaction du *Cri du Peuple* deux marxistes dont Jules Guesde, celui-là même dont Gautier disait pis que pendre cinq ans auparavant. Vallès a connu Guesde sous l'Empire dans quelques rédactions de la presse libérale. Au cours de leur exil respectif, ils se perdent de vue. Après avoir abandonné l'anarchisme (1875), Guesde devient l'étoile montante d'un socialisme qui, comme il le dit, rompt le « câble qui retenait notre prolétariat dans les eaux radicales bourgeoises ». Au sein du nouveau parti ouvrier, il s'oppose à certains communards qu'il juge prisonniers de leur passé : ceux précisément, comme Lissagaray par exemple, que Vallès n'apprécie guère.

Pour Roger Bellet, « l'essentiel reste la polarité Vallès-Guesde », et « on peut parler d'une polarité des tâches¹¹⁶ ». Mais la défense des anarchistes par Vallès, en particulier la demande d'amnistie pour Louise Michel, condamnée après une manifestation ou bien le soutien à Kropotkine et à Émile Gautier lors du procès de Lyon, ne doit pas faire illusion sur la tendance dominante au *Cri du Peuple*¹¹⁷. Car les guesdistes imposent peu à peu leur position, processus que la mort de Vallès en 1885 accélère. Séverine (1855-1929), qui prend la tête du journal, n'arrivera pas à rétablir la situation en faveur d'un socialisme libertaire qu'elle partage. En 1888, elle doit quitter la publication en raison d'un conflit idéologique de fond avec Guesde. Les derniers liens, même ténus ou virtuels, qui pouvaient rapprocher l'idéal vallésien de l'idéal reclusien disparaissent désormais... Sauf sur cette photo où l'on voit Élisée Reclus en train de lire un numéro du *Cri du Peuple*.

Épilogue

De tempérament pondéré mais résolu, révolté calme mais engagé – un « sage », comme l'écrit Max Nettlau –, Élisée Reclus est en quelque sorte un révolutionnaire par conséquence: il déduit de l'âpreté de la question sociale que seul un processus révolutionnaire peut la résoudre, ce qui n'exclut pas une phase d'« évolution » ; alors que Jules Vallès,

¹¹³ *Le Cri du Peuple*, 12 mai 1884.

¹¹⁴ *ŒC*, IV, p. 1516-1521, p. 1516.

¹¹⁵ Lettre publiée dans *Le Citoyen de Paris*, en 1881, après que Vallès a été sollicité pour être candidat aux élections législatives de l'été.

¹¹⁶ Bellet (1987), *op. cit.*, p. 463.

¹¹⁷ *Cri du Peuple* du 21 novembre 1883, des 31 janvier et 4 juin 1884, du 9 janvier 1885 (article intitulé « Amnistie »).

l'irrégulier exalté, l'insurgé, semble toujours rêver d'en découdre. De lui, Séverine dira, bien après sa mort qu'il avait « un secret penchant pour l'anarchie¹¹⁸ ».

En dépit de cette divergence de tempérament, la trajectoire des deux hommes et, finalement, leur non-rencontre symbolisent la façon dont a évolué le socialisme révolutionnaire auquel ils adhèrent. Tous les deux refusent en effet l'électoralisme comme stratégie politique et le parlementarisme comme fonctionnement sociétaire. Ils se fondent sur le communalisme, et plus précisément le communalisme insurrectionnel, mais en prenant des voies différentes.

L'un, Vallès, réclame l'unité du peuple quitte à flirter avec les courants autoritaires et le marxisme, malgré un spontanéisme avéré où il préfère le style à la théorie. L'autre, Reclus, construit progressivement le communisme anarchiste, en abandonnant les anciennes références bakouniniennes au collectivisme. Les deux se méfient d'une organisation politique trop structurée, mais pas pour les mêmes raisons : par esprit d'indépendance, et surtout par instinct, sinon par égocentrisme chez Vallès ; par esprit d'indépendance aussi chez Reclus, mais aussi pour avoir fait l'expérience des manigances marxistes au sein de l'Internationale.

Or ces deux tendances communaliste et anarchiste - en mettant de côté une troisième reliant blanquisme, guesdisme et léninisme - teinteront trois courants du socialisme en France, et ailleurs : le socialisme municipal, le socialisme libertaire et le syndicalisme révolutionnaire. La question de leur rapport reste même d'une étonnante actualité au début du XXI^e siècle avec la normalisation social-démocrate, la faillite politique du marxisme (nonobstant le cas des régimes de la Chine, de la Corée du Nord, du Laos et de Cuba qui s'en réclament encore officiellement) et l'institutionnalisation de l'écologisme. Songeons à cet égard aux nouveaux mouvements sociaux « de base » qui se développent un peu partout (Espagne, Grèce, Chiapas...), aux « printemps arabes » ou à l'insurrection du Rojava.

¹¹⁸ *L'Ère nouvelle*, 16 février 1933.

P. Pelletier, F. Ferretti, "Jules Vallès et Élisée Reclus, communalisme et anarchisme dans la révolution sociale", **Autour de Vallès, revue de lectures et d'études vallésiennes** 2016, p. 67-96.